

# De l'apprenti à Petit Scarabée



**Après avoir longuement parlé dans un autre article<sup>1</sup> des maîtres et plus particulièrement de la figure symptomatique du « maître spectacularisé », il me reste encore à aborder le sujet du disciple. Cette fois-ci, je procéderai à l'inverse en commençant par évoquer celui-ci au sens traditionnel d'apprenti artisan pour terminer par ses caricatures modernes. Ce faisant, le lecteur pourra découvrir en creux ce qui, selon moi, pourrait constituer aujourd'hui une voie du disciple.**

## **Enracinement et ouverture**

La pratique bien comprise des arts martiaux comme du taiji quan se fonde sur une double exigence d'enracinement et d'ouverture. Du point de vue de l'ancienne pensée chinoise, il s'agit pour l'adepte de se réinsérer au cœur des échanges du Ciel et de la Terre, de retrouver son centre afin de renaître d'en-haut... Dans le monde traditionnel, cette double exigence présidait à l'acquisition de tous les arts, depuis l'adresse de l'artisan jusqu'à la dextérité du maître d'armes. L'enseignement initiatique suivait ainsi la voie paradoxale qui approfondit pour mieux monter et se tourne vers le dedans pour mieux embrasser l'extérieur, le retour à l'origine préluant à une nouvelle venue au monde<sup>2</sup>. En renaissant, l'adepte fortifiait ses racines par une nouvelle appartenance autrement dit son rattachement à une caste professionnelle. Ainsi, il se reconnaissait non seulement dans son clan familial et son terroir mais aussi dans la corporation dont il adoptait, par l'initiation, les codes et devoirs spécifiques. Lorsque, pour une raison ou une autre, le futur maître quittait son pays natal, il nouait des liens avec ses compatriotes exilés, fraternisait avec des confrères et, par son activité, intégrait de nouveaux réseaux sociaux. Le fait qu'il soit constamment relié à ses origines ne l'empêchait donc pas de découvrir d'autres horizons ou d'enrichir son savoir-faire par des expériences et de nouvelles rencontres. Développée tout au long de la vie, la pratique \_ qui était toujours un « travail » \_ favorisait une maturation intérieure qui, dans certains cas, pouvait se transmuier en sagesse... De l'Orient à l'Occident, ce parcours depuis l'initiation jusqu'à la maîtrise fut celui d'un mode d'apprentissage qui subordonnait l'appropriation du métier à des valeurs spirituelles communes.

---

<sup>1</sup> *Le maître dans tous ses états* que l'on trouvera dans la même rubrique.

<sup>2</sup> C'est le passage des ténèbres à la lumière, comme le montre la cérémonie de « la montée en chambre » du compagnonnage au cours de laquelle le compagnon accède à la maîtrise après une mort symbolique. Sa « résurrection », marquée par l'attribution d'un nouveau nom, préfigure une ouverture supérieure de l'esprit concrétisée par la réalisation du chef-d'œuvre.

Alors que les arts martiaux sont désormais perçus comme les vestiges d'anciennes traditions, on peut se demander ce qui demeure réellement de celles-ci et si l'élève est encore en mesure d'emprunter un chemin qui ne néglige pas l'être pour l'avoir... À l'heure des microprocesseurs et des nanotechnologies, le travail humain comme force de transformation du monde ou de soi a perdu son sens, devenant progressivement inutile dans une société globalisée soumise au rythme toujours plus rapide des innovations des industries *high-tech*. Dans ce contexte de révolution permanente, les savoir-faire sont appauvris, souvent relégués au rang de loisirs, d'activités compensatrices rendues nécessaires par l'impossibilité d'une réelle autonomie. On bricole le dimanche comme on pratique le taiji quan ou le qigong, en oubliant que dans certaines régions du monde il est encore des gens qui n'ont d'autre choix que de construire eux-mêmes le toit sous lequel ils vivront ou de prendre en main leur santé. Il n'y a que d'incurables naïfs pour s'imaginer que les traditions se perpétuent tranquillement dans nos sociétés postmodernes et que les maîtres et gourous qui apparaissent sur nos écrans digitalisés arrivent directement de quelque temple ou ermitage perdu dans une nature sauvage. Aujourd'hui, celle-ci est d'ailleurs en voie de disparaître et le maître de taiji quan barbichu, sitôt son rituel accompli, s'empare désormais de son téléphone portable pour y lire les SMS...



Le mini-robot Palro développé par la société japonaise Fujisoft serait, selon ses concepteurs, capable de pratiquer le taiji quan...

### **Le changement, c'est maintenant !**

À l'ordonnancement des sociétés traditionnelles a succédé la fuite en avant perpétuelle, le déracinement sans retour. Une propagande permanente nous incite d'ailleurs à suivre le mouvement sans rechigner, avec enthousiasme même, et, ce faisant, à couper toutes nos encombrantes racines, un peu comme on lâche du lest pour mieux s'envoler. Évidemment, les chantres de la mobilité \_ que l'on retrouve toujours au sommet de la pyramide sociale \_ tendent à se réserver, outre les profits générés par ce mouvement incessant, ce qui reste localement de qualité, désormais privilège de nantis. En France, cela pourra être la vaste maison de campagne au cachet inimitable, les meubles artisanaux achetés à prix d'or chez les antiquaires du coin, les bons produits naturels du terroir, l'air pur et les paysages bucoliques dans une campagne débarrassée de ses bouseux et sillonnée par des voies rapides favorisant le nomadisme en 4x4... En Chine, où est apparue une classe de milliardaires, tous les paysans ne sont pas encore passés au formica ou aux joies de la vie suburbaine. Il est probable qu'il s'en trouve même quelques-uns pour résister au changement imposé et préférer, comme jadis le poète angevin, le séjour bâtis par leurs aïeux aux prétendus palais de la modernité... Ces recalés du progrès attachés à de vieilles lunes se rencontrent jusqu'au cœur des mégapoles, à

Shanghai ou Pékin, parmi les adeptes de la pratique traditionnelle des arts martiaux et du taiji quan. Ceux-là, même s'ils se laisseront fatalement prendre aux mirages de la consommation, s'obstinent encore à perpétuer une forme de socialité fondée sur l'amitié et la gratuité. Je n'évoque donc pas ici les nouvelles générations de professionnels de l'enseignement des arts martiaux qui se sont engagés dans la grande transformation capitaliste et sillonnent le monde pour y diffuser des pratiques réduites à l'état de marchandises exotiques. Alors que les premiers perpétuent localement un art de vivre ensemble dans le partage d'une pratique du corps, les autres se chargent de répondre aux besoins créés par le cinéma kung-fu et son corollaire, le tourisme martial. Car il ne faut pas se leurrer : Shaolin et Wudang ne sont plus que des produits dérivés de l'industrie cinématographique, des simulacres dans le genre de ce que l'on trouve en France à Marne-la-Vallée ou au Puy du Fou... D'un côté donc, un monde humain réduit à l'état de peau de chagrin, que le bon sens continuera à considérer comme « authentique », et, de l'autre, un pseudo-monde tentaculaire au sein duquel s'esbaudissent des touristes décérébrés. Dans ce miroir aux alouettes, la relation maître-disciple n'est souvent, comme nous le verrons, qu'une illusion de plus.



Les candidates du concours Miss Tourism Queen International devant l'entrée du mythique monastère Shaolin (2008)

### **La *philia***

Un de mes amis se rend régulièrement à Pékin où il a la chance d'être intégré à quelques cénacles d'adeptes des arts martiaux traditionnels. De son poste privilégié, il assiste à la destruction des derniers quartiers populaires et à la résistance symbolique de certains de leurs habitants, qui, malgré la relégation dans de lointaines banlieues, continuent à se retrouver dans un coin de parc pour perpétuer quelque pratique désuète. Disciple d'un maître chinois, il entretient des relations amicales avec celui-ci et ses autres professeurs et il n'est pas rare qu'il soit invité à un repas familial où abondent les raviolis *jiaozi* préparés en commun. Comme on dit en chinois, c'est un *ziji ren* 自己人, « un des nôtres ». Cette proximité avec un maître suppose d'abord une culture commune. Le garçon dont je parle pratique la boxe chinoise depuis plus de vingt ans avec des experts issus des mêmes lignées. En outre, il parle couramment le chinois et possède un sens de la mesure qui lui a permis de se faire accepter au sein de cette petite communauté. Son statut n'est pas soumis à un règlement ou un contrat. Tout se fait naturellement, et lorsqu'il lui arrive de donner de l'argent à ses professeurs \_ souvent de condition ouvrière \_ c'est de son propre chef comme un contre-don en reconnaissance du temps que ceux-ci lui consacrent généreusement. Le lien qui unit tous ces



adeptes est une *philia*, une amitié fondée sur l'enracinement dans une pratique commune, le respect mutuel et l'esprit de gratuité<sup>3</sup>. Cette amitié, si différente du « copinage » et de la relation intéressée qui prédominent dans nos sociétés en décomposition, suppose cette sorte de « durabilité » que l'on désignait naguère sous les noms de loyauté et fidélité. Affirmer celles-ci, tel est le sens de la cérémonie du *baishi* 拜师 au cours de laquelle le disciple se rattache par serment non seulement à un maître mais aussi à tous ceux, condisciples et amis, qui sont témoins de cet engagement<sup>4</sup>. À l'heure d'une mondialisation mutilante, cet acte humanisant atteste le choix d'un autre système de valeurs. Ainsi, face à la déferlante libérale, la persistance d'un archaïsme tel que la relation maître-disciple, au sens où je viens de l'évoquer, témoigne du fait qu'aux biens (de consommation) on puisse préférer les liens (avec le maître, les compagnons d'entraînement, etc.). À ce titre, certains *wuguan* (lieux traditionnels des pratiques martiales), de Hong Kong ou Taïwan perpétuent un héritage culturel qui plonge ses racines dans un mode de vie communautaire propre à l'ancien monde rural. Situé dans l'appartement exigü d'un *building* de Kowloon l'espace symbolique du *wuguan* occupe une fonction similaire à celle du temple villageois où sont honorés les mânes des ancêtres. Lieu de mémoire, le temple est également un espace de vie non seulement lors des fêtes qui rassemblent la communauté \_ il n'est pas rare que l'on y donne des représentations théâtrales \_ mais aussi au quotidien, les jeunes pouvant, par exemple, y recevoir la transmission de l'art ancestral de la boxe sous les regards avertis d'anciens paisiblement occupés à fumer leurs longues pipes en bambou...



Pratique communautaire des arts martiaux en Chine (peinture de Zhang Qingyi)

### Un client transformé en croyant

Je viens d'évoquer l'expérience humaine que de rares Occidentaux parviennent à vivre en intégrant ce qui demeure en Chine du milieu traditionnel de pratique des arts martiaux. De prime abord, il est étonnant de constater que non seulement des étrangers puissent choisir de s'adonner à une activité identitaire telle qu'une forme traditionnelle de boxe chinoise mais

3 Le mot grec *philia* signifie amitié. Chez Aristote, cette forme d'amitié doit respecter la liberté de l'autre, son altérité. C'est la vertu qui doit fonder le lien politique entre les membres de la Cité.

4 Le *baishi* est avant tout un serment passé entre deux personnes. Cette conjuration engage également les indispensables témoins. Commencée solennellement dans l'encens et les prosternations rituelles, la cérémonie s'achève toujours par un repas festif bien arrosé.

encore que leur engagement aille parfois jusqu'à prendre une part active à ce culte des ancêtres que constitue la célébration des maîtres disparus. De nos jours, l'art martial n'a plus pour fonction, comme c'était le cas autrefois, de défendre la communauté<sup>5</sup>. Ce n'est plus un métier qu'il s'agit d'apprendre au contact quotidien de son paternel ou d'un maître. Pourtant, l'esprit de clan demeure et le disciple, face à l'habileté déployée par le maître, est encore invité à se comporter en apprenti attentif. On peut voir dans cette « voie du disciple » une réaction contre le mode de vie imposé par l'Occident qui n'est, sous le masque du progrès, que la domination sans partage du mode de production industriel. L'artisanat de qualité devenant introuvable, les consommateurs du monde globalisé se tournent vers des contrefaçons qui entretiennent l'illusion d'un bien vivre. Il en va désormais de même pour les pratiques martiales qui se développent tous azimuts pour répondre, rappelons-le, à la demande suscitée par cette « mode Bruce Lee » qui toucha la jeunesse occidentale au cours des années 1970. En Chine, il fallut attendre les années 1980 et la « fièvre du kung-fu » suscitée par le premier film de Jet Li, pour que des cohortes de jeunes chinois, sidérés par les exploits virtuels du nouvel héros, se précipitent à leur tour dans les écoles d'arts martiaux, le processus se poursuivant au cours de la décennie suivante avec l'afflux de stagiaires étrangers et le développement d'un tourisme martial qui, entre autres conséquences, entraîna la « dysneylandisation » de certains sites. L'exemple le plus frappant de cette évolution est sans conteste le monastère Shaolin. L'art martial n'y est plus un moyen de protéger la congrégation contre les dangers extérieurs et intérieurs ou une forme de religion avec sa liturgie spécifique mais, au bout du compte, une attraction destinée aux touristes. Ce spectacle attire désormais des milliers de jeunes dans des lieux de formation situés à Shaolin ou ailleurs. Parmi eux, les plus doués rejoindront les élus professionnalisés pour s'exhiber à leur tour, amplifiant ainsi un mythe qui ne relève plus que du *show*. Cette exhibition permanente est désormais la raison d'être de toutes les entreprises martiales des maîtres « spectacularisés » dont les prouesses purement publicitaires n'ont d'autres buts que de vendre un produit qui répondra aux attentes du spectateur. À ce stade avancé de déshumanisation et de vide spirituel, il ne s'agit plus que de manipulation et de consommation, le tour de force pour le maître en charlatanerie consistant à transformer le client en croyant, et, ainsi, à gagner sur tous les tableaux...



Shaolin show, le clou du spectacle

---

<sup>5</sup> Dans la Chine traditionnelle, les armées, souvent sous-payées, constituaient un danger pour les populations des zones rurales. Celles-ci devaient donc compter sur elles-mêmes pour assurer leur défense. Pour se faire, les communautés paysannes entretenaient fréquemment des maîtres d'armes pour entraîner leurs milices. Ainsi, tout autant que l'économie de subsistance, la pratique ancienne des arts martiaux chinois s'inscrivait dans une démarche collective.

## Psychopathologie du disciple sans cervelle

Dans mon article intitulé *Le maître dans tous ses états*, j'ai montré de quelle façon les fantasmes de l'Occident avaient, selon moi, ouvert la voie aux judokas puis à leurs successeurs, du karatéka avec son « cri qui tue » jusqu'au bonze du *Shaolin Entertainment*. Ainsi, les lutteurs nippons, souvent remarquables, profitèrent d'un préjugé favorable nourri par la propagande efficace de quelques sectes ésotériques (théosophie de Blavatsky, etc.) ainsi que par les critiques légitimes suscitées par les exactions d'une civilisation occidentale prédatrice. Toutefois, alors que se propageait une vision romantique de la culture japonaise avec des auteurs tels que Lafcadio Hearn, Inazo Nitobe ou Okakura Kakuzo, l'empire du Soleil levant suivit le désastreux exemple donné par les puissances coloniales et leurs méthodes brutales de domination économique. Convaincus des bienfaits de l'industrialisation et d'un système éducatif rationalisé, ceux-ci ne tardèrent d'ailleurs pas à partir à la conquête de leurs voisins « attardés » (annexion de la Corée en 1910, invasion de la Chine en 1937, etc.). Lorsque l'on s'intéresse à la biographie de Jigoro Kano, le fondateur du judo, celui-ci apparaît comme un intellectuel européanisé parlant parfaitement l'anglais, autrement dit un représentant des nouvelles élites du Japon moderne. Il ne fut pas que le génial inventeur du judo, cette « voie de la souplesse » qui supplanta l'ancien jiu-jitsu. Partisan des activités sportives \_ on lui connaît un intérêt pour le tennis et le baseball au cours de sa jeunesse \_ il effectua à la fin du XIXe siècle un voyage d'étude des principaux systèmes éducatifs européens et occupa par la suite de hautes fonctions dans les ministères de l'Éducation et de la Guerre. L'influence de la pensée occidentale sur ses méthodes pédagogiques ou sa conception de l'exercice physique sont indéniables. Il s'inspira ainsi, par exemple, des méthodes pédagogiques novatrices du philosophe américain John Dewey (apprendre par l'action) tout en faisant de son judo une pratique corporelle normative dont le but, à l'époque, était de former l'homme nouveau tant sur le plan physique, l'exercice préparant les corps à la défense de la nation, que moral en prônant patriotisme et loyauté envers l'empereur. On mesure là le décalage entretenu par la propagande et ses images d'Épinal. Idéalisé dans les films de Kurozawa, Kano y apparaît comme un Nippon traditionaliste revêtu du kimono alors qu'il portait volontiers la redingote et le haut de forme... Les mythes propagés par les modes spiritualistes occidentales \_ à commencer par celui du maître asiatique \_ avaient ouvert une brèche qui s'élargit sous les commotions provoquées par les premières guerres victorieuses du Japon face à la Chine en 1895 puis contre la puissante Russie en 1905, parfaites illustrations de la victoire du petit sur le grand. Le cinéma et ses samourais invincibles firent le reste... Les lutteurs du Soleil levant n'eurent qu'à suivre le mouvement pour tirer profit de la curieuse mais explicable prosternation de leurs élèves occidentaux. Il faut ajouter que nombre de *senseï*s imbus de la supériorité de leur « mental » ne se firent pas prier pour adopter la pose du gourou énigmatique et, parfois, abuser de leur position... En Europe où se développait un climat de contestation croissante des autorités établies, ce personnage emblématique exerça une attraction particulière sur tous les déboussolés en mal de rapports hiérarchiques et de soumission. Au cours des années 1960, alors que d'autres envoyaient tout valdinguer avec les pavés qu'ils balançaient, ceux-là prirent un drôle de plaisir à recevoir des baffes ou à subir des brimades assimilées à des enseignements spirituels<sup>6</sup>. Dans cette catégorie de masochistes se détache la figure du disciple-factotum corvéable à merci que l'on retrouve immanquablement dans le sillage de tout « grand maître » autoproclamé qui se respecte. Il est vrai que l'on observe moins de rigidité dans l'entourage des experts chinois, ceux-ci entretenant rarement

---

<sup>6</sup> Avant la Deuxième Guerre mondiale, le mage Gurdjieff avait ouvert la voie soumettant ses disciples à une discipline extrême dont les effets, pour certains, furent destructeurs.

des rapports tyranniques avec leurs élèves. Une différence qui s'explique aisément puisque l'arrière-plan de la pratique n'est plus ici constitué par une idéologie militariste ou sectaire mais, le plus souvent, par des considérations purement commerciales... Il reste néanmoins la tentation de profiter de cette naïveté de l'Occidental formaté depuis plus d'un siècle à voir un maître de sagesse dans tout Asiatique bizarrement accoutré.



Autrefois, les maîtres savaient s'habiller (Jigoro Kano à gauche, Georges Ivanovitch Gurdjieff à gauche)

### Sur les pas de Kwai Chang Caine

Il paraît que l'actuel abbé du monastère Shaolin, surnommé le « bonze PDG », a lancé une franchise<sup>7</sup>. Bien que les maîtres du *business-taichi* évitent généralement ce genre d'outrances, ils ne rêvent pas moins d'une expansion illimitée de leurs écoles internationales. Dans ce contexte, une des fonctions de la reconnaissance de disciples selon le rite du *baishi*, est de faire croire que l'on s'inscrit toujours dans une tradition synonyme de qualité. Mais il ne faut pas se faire d'illusions : à moins qu'il ne s'agisse que de vendre des titres comme on vend des petits pains, le néo-maître ne choisira pas nécessairement le plus qualifié d'un point de vue spirituel mais celui qui est actif, entreprenant et sait payer de sa personne. Il est toutefois intéressant de constater que tout cela n'empêche pas la rêverie spiritualiste, le disciple « franchisé » se laissant facilement prendre à son histoire, à la fable initiatique d'une quête spirituelle. Dans la plupart des cas, cette prétendue recherche n'aura consisté qu'à se laisser happer par la publicité (un grand maître venu en France) pour acheter ensuite un séjour dans un centre de formation (le village de Chenjiagou, le mont Wudang, etc.). Les plus malins en tireront un roman pour midinettes (mon initiation au « taichi », au *qigong*, à la calligraphie, etc.) alors que tout cela s'accommode à merveille du système dominant en utilisant les ressources des médias pour la publicité et de la scolarisation généralisée pour le *business*. Je ne reviendrai pas sur le rôle des médias qui me semble évident. Pour ce qui est de l'autre point, on oublie qu'à l'origine aucune des disciplines dont il est question dans ces lignes ne fut enseignée comme on prétend le faire aujourd'hui. En effet, l'apprentissage traditionnel auprès d'un maître s'effectuait en face à face et conduisait l'adepte à l'autonomie en développant sa créativité. Ce n'est évidemment pas le cas des enseignements standardisés calqués sur le modèle scolaire occidental. À ce sujet, il serait intéressant de mettre en parallèle

<sup>7</sup> [http://www.chine-informations.com/actualite/bientot-des-franchises-shaolin\\_11724.html](http://www.chine-informations.com/actualite/bientot-des-franchises-shaolin_11724.html)



la volonté institutionnelle de rendre captive une partie de la population dans plusieurs cycles d'enseignement (primaire, secondaire, supérieur, etc.) et le système des bien nommées « écoles » d'arts martiaux qui soumettent leurs élèves à des paliers d'apprentissage sanctionnés par des examens et des grades jusqu'à obtenir cette sorte de baccalauréat que représente la ceinture noire ou encore ces diplômes délivrés par certaines fédérations<sup>8</sup>. De nos jours, alors que l'évolution de l'institution scolaire est de plus en plus influencée par le monde froid de l'entreprise et ses théories des ressources humaines, on observe une évolution chez les pratiquants d'arts martiaux qui se détournent de plus en plus du système contraignant inspiré des écoles japonaises de jiu-jitsu pour lui préférer celui de la « formation permanente », courant d'un stage à l'autre, apprenant là un peu de « taichi », ailleurs un peu de kung-fu avant de passer au « chi-kung » ou à quelque pratique qui enrichira l'éventail de leurs « compétences ». L'attitude de l'étudiant épouse alors parfaitement celle du consommateur fébrile toujours insatisfait. Il suffit de s'inscrire dans n'importe quelle formation d'art martial interne pour être frappé par le nombre de ces pratiquants gyrovagues qui papillonnent d'une discipline à l'autre en des trajectoires souvent incompréhensibles. Transformé en monade, chacun pérégrine ainsi au petit bonheur la chance au sein d'un marché illimité avec l'espoir secret de rencontrer le « maître Po » qui fera de lui un nouveau « Petit Scarabée », héros virtuel d'un pseudo-monde né dans le fantasme et mis en images par les médias. Le véritable apprenti quant à lui échappera à ce mouvement perpétuel pour savourer auprès de quelques originaux réfractaires au changement ce qui demeure ici-bas de saine convivialité dans une pratique du corps libérée de toute emprise.

**José Carmona**



Jeune écervelé sous l'emprise d'un pseudo-maître

[www.shenjiying.com](http://www.shenjiying.com)

---

<sup>8</sup> De même que la psychanalyse pose le problème de son fonctionnement initiatique (tout psychanalyste devant avoir lui-même suivi une analyse, qui a initié le premier analyste ?) on pourrait pointer le fait que dans certaines disciplines martiales des « experts » délivrent des titres qu'ils se sont à l'origine eux-mêmes octroyés.